

ROGER VRIGNY

# ARBAN

roman

*nrf*

GALLIMARD







# ARBAN



ROGER VRIGNY

# ARBAN

roman

*nrf*

**GALLIMARD**  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

2<sup>e</sup> édition

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage, soixante-quinze exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont soixante-dix numérotés de 1 à 70, et cinq, hors commerce, marqués de*

*A à E.*

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.**

**Copyright by Librairie Gallimard, 1954.**

Tenter d'écrire romantiquement une histoire d'amour dans laquelle le mot amour ne doit pas être prononcé semble aller délibérément au-devant d'un désastre.

Joseph CONRAD,  
*Correspondance.*



CHAPITRE PREMIER

LA VISITE



*Samedi 25 septembre.*

Ce matin-là, Arban reçut une lettre de Louise Vadier. Il la trouva à midi en revenant de l'usine. Elle était posée bien en évidence sur son assiette. Sa mère disait, par discrétion, « une lettre de la campagne ». Un peu pour se moquer aussi, car chacun savait que cette appellation, volontairement vague, désignait une correspondance qui ne l'était pas.

— Ecoute, dit M. Arban, je ne veux pas discuter une décision que tu as prise. Ce n'est pas mon genre. Chacun son travail. Toi, tu t'occupes de l'administration de l'usine...

— Laisse-le lire tranquillement.

En plus de la lettre de Louise, l'enveloppe contenait un petit mot signé Francis, qu'Arban retourna plusieurs fois avant de le déchiffrer.

« Monsieur, disait Francis, je n'ai pas le plaisir de vous connaître, mais j'espère que ce sera bientôt. Ma cousine, qui vous écrit en même temps que moi, vous expliquera mieux de quoi il s'agit. Je rentre au mois d'octobre comme pensionnaire

au collège Saint-Louis d'Auvers, où vous avez été élève dans le temps, m'a-t-elle dit. Je quitte ma famille pour la première fois et ce n'est pas bien drôle. Jusqu'à présent je travaillais dans une école à Angers, mais mon père a décidé, cette année, que je changerais. Il paraît que le collège Saint-Louis a une grande réputation. Louise m'a dit que vous en aviez gardé un bon souvenir... »

M. et Mme Arban étaient à table et le regardaient. Il mit les deux lettres dans sa poche.

— Pas de mauvaises nouvelles ? demanda sa mère.

Il n'était pas soucieux. Il cherchait un souvenir. C'était à Royan, pendant les vacances. Louise s'écriait : « Tiens, voilà Francis qui arrive ! » Alors, pourquoi disait-il qu'il ne le connaissait pas ?

— Je ne marche sur les pieds de personne, comprends-tu ? Tu as cru bon d'instituer un nouveau règlement intérieur, je n'objecte rien, je m'incline, mais voudrais-tu m'expliquer pour quelles raisons... » Il se rappelait un après-midi sur la plage. Non pas à Royan, mais dans un endroit plus écarté. Des amis les y avaient emmenés, ou peut-être Louise, tout simplement, qui se vantait de connaître les meilleurs coins du pays. « Vous verrez. On est là comme chez soi. Le terrain est plat. Quand la mer se retire, on ne la voit plus. L'eau est chaude. Une petite colline plantée de pins vous protège du vent. Un vrai paradis. »

Ils étaient nombreux. Quelques vieilles person-

nes inévitables et beaucoup de jeunes gens dont il ne trouvait plus les visages. C'était un souvenir d'une espèce particulière. Il ne se laissait pas surprendre. Il semblait intact, à portée de la main comme une belle photographie, et quand on croyait le saisir, il ne restait rien. Sauf un nom, Francis; et la lettre était d'un inconnu !

— A quoi penses-tu ? demanda Mme Arban.

Il regarda autour de lui sans répondre. Son père parlait toujours du règlement :

— Après tout, mon petit, tu feras comme bon te semble. Moi, je m'en lave les mains.

La phrase était un modèle de mauvaise foi, car si M. Arban, dans le calme de sa conscience, admettait les initiatives — il allait même jusqu'à les favoriser et à en suivre les développements d'un œil serein — en pratique, tout changement qui n'était pas justifié par son expérience l'irritait, toute réforme lui paraissait dérisoire.

— Ce n'est pas à mon âge, poursuivait-il, que l'on peut m'apprendre le métier. Je n'ai pas de diplômes, moi...

Ces quelques mots annonçaient une diatribe contre les « ânes bâtés couverts de parchemins, qui n'arrivent pas à la cheville d'un simple contre-maître ou même d'un bon compagnon connaissant son affaire ». A la rescousse, un certain nombre d'exemples, — qui perdaient de leur valeur, du reste, à force d'in vraisemblance, — où l'on voyait des polytechniciens commettre des erreurs grossières et se révéler incapables de résoudre des problèmes enfantins en face de praticiens aux

mains calleuses mais aux yeux vifs et à l'intuition géniale :

— Je me rappelle. C'était avant la guerre. L'immeuble de la Banque de France dont j'assurais l'entretien...

Arban savait l'histoire par cœur. Il retrouva la plage près de Royan. Il n'était pas d'un naturel taciturne. Il pouvait être gai comme tout le monde avec de la tenue et un minimum de respect humain. Ce jour-là... Ce jour-là, il n'avait pas été lui-même. Il courait comme un fou, il se roulait dans le sable, il dégringolait du haut de la colline en tenant Louise par la main. La jeune fille poussait des cris de terreur, tombait et se laissait traîner sur le dos avec des sottises pour Arban. Elle l'avait même traité de brute. Pour marquer sa désapprobation, elle était partie rejoindre le clan des personnes sages abritées sous un parasol.

Sa mère lui tendit la corbeille de fruits :

— Tu n'es pas avec nous, dit-elle.

Arban lui sourit. Le soleil illuminait la pièce. Le samedi était un jour agréable. Le matin, Arban et son père allaient à l'usine, mais les ouvriers n'y travaillaient pas. Le patron faisait plusieurs fois le tour de son atelier silencieux, s'arrêtait devant les machines immobiles, les caressait du regard et de la main. Comme tous les gens brouillons, il avait la passion de l'ordre et de la propreté. Certains jours, il était pris d'un désir frénétique de rangement. Vêtu d'un bleu, le balai et la brosse en main, il se consacrait à la chasse des vis et des boulons oubliés sur les établis, dénichait les boîtes

de conserves ou les litres vides derrière les forges, maugréant contre cette « bande de cochons qui ne sont pas fichus de nettoyer leurs ordures ». A onze heures, la face rougie par l'effort, noir de poussière, de cambouis et de charbon, il retrouvait Arban dans les bureaux, lui faisait part de son indignation, avec un sentiment de fierté pour la besogne sordide qu'il s'imposait de plein gré, puis il allait s'enfermer dans les lavabos où il se livrait à une toilette bruyante et méticuleuse jusqu'au moment du départ.

Quand le patron était fatigué, il inspectait les archives. Ce travail lui rappelait des souvenirs. Il s'interrompait souvent, regardait son fils assis en face de lui, hésitait à le déranger, puis, n'y tenant plus :

— Tu n'as pas connu la belle époque d'avant-guerre, toi ! En 1910, je faisais la décoration d'un petit hôtel particulier de la rue d'Assas...

Le samedi était un jour agréable. Après le déjeuner, Arban était libre. Il pourrait prendre la voiture et faire un saut jusqu'au collège Saint-Louis. Auvers se trouvait sur les bords de l'Oise, à une trentaine de kilomètres de Paris. Les Oratoriens y avaient acquis un domaine de vingt hectares pour une bouchée de pain, disait-on. Chaque fois que les curés se mêlent de négoce, du reste, ils font toujours une bonne affaire. C'est une opinion traditionnelle. Le château d'Auvers avait appartenu à une vieille demoiselle de la Motte qui pensait plus au salut de son âme qu'au bien-être de ses héritiers. Le collège Saint-Louis naquit de

cette confusion. En quelques années, il devint le modèle des internats. Il rivalisait avec l'école des Roches, attirant du bout de la France les fils de bonne famille. L'éducation nouvelle, le sport, la liberté, c'était le prospectus que tout le monde lisait. Arban, comme les autres, le répétait avec conviction quand on lui parlait de ses études. Il n'en gardait pas un souvenir plus agréable pour cela. A vrai dire, il n'y pensait pas beaucoup. Tyrannie pour tyrannie, celle-là était moins visible, mais c'était une tyrannie tout de même. La jeunesse est une affaire classée. Pendant un certain nombre d'années, on use ses culottes sur les bancs pour avoir le droit d'enjamber la barrière et de faire user les culottes à ses fils. Quand Arban aurait des enfants, il les mettrait au collège Saint-Louis.

— As-tu besoin de la voiture cet après-midi ? demanda-t-il. Il faut que j'aille à Auvers.

Il partit à quatre heures. La température invitait à la nonchalance. Il roulait doucement à travers la campagne, puis, sans raison, il se mettait à accélérer à l'entrée d'un village et les piétons couraient en débandade, affolés par ses coups de klaxon. C'était sa manière d'être joyeux. « Sa-laud ! » cria une grosse femme. Arban lui sourit et arrêta la voiture en face d'un petit café. Il entra dans la salle déserte qui sentait la bière fraîche et le soleil et il commanda un verre de vin blanc. Il aimait être seul. La solitude lui inventait des désirs irrésistibles. Dans la vie courante, il ne lui serait

jamais venu à l'idée de prendre un verre de vin blanc à quatre heures de l'après-midi. Mais la vie courante est un esclavage. De temps à autre, la liberté pour quelques heures donnait aux moindres événements le goût d'un plaisir défendu. Ainsi, la petite halte dans un bistro de Seine-et-Oise, cela voulait dire qu'Arban était heureux. Il aimait une jeune fille. Elle vivait loin de lui pour l'instant, mais il l'épouserait bientôt. La commère qu'il avait manqué renverser tout à l'heure s'arrêtait à la terrasse. Elle reconnaissait le consommateur. Au lieu de l'agonir de sottises, elle venait s'asseoir à ses côtés et lui proposait de terminer la soirée chez elle. « Vous verrez, disait-elle à Arban, quelqu'un vous attend. »

Arban la suit jusqu'à sa maison. Sur le pas de la porte, il aperçoit Louise Vadier : « Quelle chance ! Vous étiez là aussi ? »

— Il m'arrive une chose épouvantable, répondait la jeune fille. Je rêvais que vous ne m'aimiez plus.

— La plus cruelle des tyrannies est celle de la douceur. Quand il ne s'agit que d'obéir... Mais il est très difficile de lutter contre ceux qui vous aiment.

— Vous êtes un gosse, » dit Louise.

Il préférerait encore qu'on le traitât de brute. Le comparer à un gosse, c'était le rendre à un état horrible dont il avait peine à se souvenir. Louise, au contraire, avait l'air de trouver cela gentil : « Vous riez comme un enfant. Mais ne vous fâchez pas, voyons. »

Elle ne savait pas de quoi elle parlait. Des années aveugles, mêlées de rêves, de torpeurs, de gloutonneries. A dix-huit ans, enfin, on apercevait la lumière. La sagesse vous touche du doigt. On porte un chapeau, on se rase presque tous les jours, on discute politique, dans la rue, les femmes, quelquefois, répondent à votre regard.

Il regagna la voiture. Avant de monter, il alluma une cigarette. Il fouilla dans sa poche, mit quelque temps à trouver les clefs. Des enfants s'approchèrent. Ils le considéraient gravement les mains croisées sur le ventre. Arban demanda :

— Auvers, c'est encore loin ?

Personne ne répondit. Ils se tournèrent les uns vers les autres avec des mines faussement étonnées, puis le plus grand éclata de rire et tout le monde l'imita. Arban entra vivement dans la voiture en les traitant d'idiots. Il mit le contact, tira sur le démarreur. Il sentait sur lui le regard des enfants qui s'étaient rangés en ligne sur le trottoir. L'un d'eux écrasait son nez contre la vitre pour voir de plus près les gestes mystérieux. L'air tourbillonna dans une fumée bleue qui engloutit les spectateurs.

« Je ne suis plus un gosse, pensa-t-il. Quand je leur parle, ils ne me comprennent pas. »

Après la traversée de Pontoise, il se perdit. La route continuait en bordure de l'Oise jusqu'à Auvers mais, pour gagner l'entrée principale du château, qui se trouvait sur la hauteur, il fallait la quitter à un certain endroit, tourner à gauche dans



ROGER VRIGNY

## ARBAN

Arban, à 23 ans, au seuil de la carrière, se présente comme un produit acceptable pour la société. A cause de la guerre il n'a pas été soldat. Il a choisi un métier, celui de son père, industriel. Il a condamné son célibat depuis les dernières vacances, où il a rencontré une jeune fille, Louise, avec quelque idée de derrière la tête. Alors ? Tout est normal ? Quel est le grain de sable qui coince la machine, qui enraye le mécanisme ?

Ce grain de sable s'appelle Francis. C'est un garçon de quinze ans vers lequel un sentiment assez inexplicable entraîne Arban.

Arban essaye de comprendre. Il demande de l'aide. Mais qui peut l'aider ? Dans la vie de chaque jour, les mots que l'on emploie ou les gestes que l'on fait sont incapables d'exprimer la réalité. Il cherche des frères et ne trouve que des comparses.

En particulier son ami Singleteers, à qui il se confie et dont il ne tire que des conseils trop raisonnables pour être suivis. De même l'abbé Charmoy, son ancien directeur, ne soupçonne en rien la vraie nature du problème qui l'agite. L'abbé défend la religion comme s'il s'agissait de son pain quotidien, la morale, parce que c'est son métier, l'existence en homme déjà vieux qui n'a plus rien à perdre.

Arban quittera Louise. Francis disparaît. Arban reste seul. Mais grâce à l'irruption dans sa vie d'un sentiment qui n'a pas trouvé sa place parmi ses autres sentiments, il a découvert la différence qu'il y a entre les faux semblants et la réalité, la liberté et le conformisme.

*Roger Vrigny est né le 19 mai 1920 à Paris. Licencié ès-lettres et professeur de lettres. Il fonde en 1951 la compagnie d'art dramatique Le Miroir. Il a publié La Ville (nouvelle, 1949). Il a écrit trois pièces de théâtre. Arban est son premier roman.*